

Télérama

**AARON SWARTZ VOULAIT
PARTAGER LE SAVOIR**

MORT D'UN ENFANT DU NET

N° 3299
DU 6 AU 12 AVRIL 2013

MERCREDI 3 AVRIL 2013
HEBDOMADAIRE 2,50 €
ISSN 1123-2066
Esp. 4,00 € ICH 5 ES LTOM 1150 XPF
CP PAP N° 0916C909864



COMMENT VOULEZ-VOUS QUE J'OUBLIE...

RÉCIT

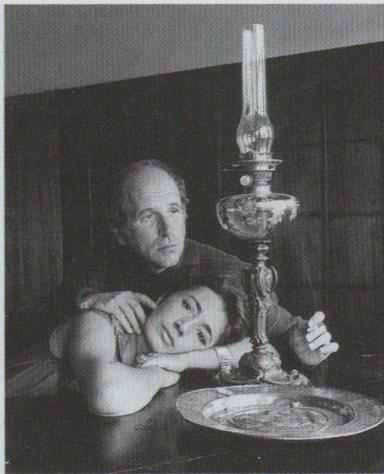
ANNIE BUTOR

Avec sa mère, Annie Butor a partagé dix-huit ans de la vie de Léo Ferré. Elle se souvient, sans amertume.

TT

« Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes... » : posé en tête d'un chapitre, aux deux tiers du beau livre de souvenirs d'Annie Butor, le vers d'Aragon trace, dans ce récit de jeunesse, une entaille profonde. Il le balafre, l'entame, le fait saigner, le scinde en deux. Première et seconde époque – d'un côté, le soleil, l'insouciance, la bonne fortune ; de l'autre, l'obscurité, la folie, le chagrin. Mais revenons là où tout commence : Paris, début des années 1950, un décor à la Doisneau, dans un bar de nuit de la Rive gauche, la jeune et très belle Madeleine Rabereau fait la connaissance d'un jeune musicien et poète du nom de Léo Ferré. Entrant dans la vie de Madeleine – « ma femme, mon ange, ma lumière », écrira-t-il, une déclaration d'amour parmi mille autres adressées à sa muse et collaboratrice –, avec qui il allait vivre dix-huit ans, Léo Ferré s'engouffrait aussi dans celle de sa fille, Annie, alors une très jeune enfant. Il allait devenir, sinon son père, du moins son « Pouta ». L'amoureux et l'amant de sa mère, bientôt son mari – ils se marièrent deux ans après leur rencontre, en 1962 –, un ogre tendre et trivial, un Minotaure fantasque et impérieux, l'homme qui l'éleva au quotidien dans une atmosphère d'insoucieuse bohème, longtemps désargentée, plus tard prospère.

Entre Paris et l'île Du Guesclin, au large de Cancale, que Ferré acheta en 1959 pour y abriter les siens, ses chiens, son piano..., Annie Butor déroule les fils entremêlés de l'intimité familiale joyeusement bancale et de l'ascension de l'artiste Ferré. On croise notamment Catherine Sauvage et le prince Rainier, Louise de Vilmorin, Benoîte Groult et Paul Guimard, André Breton et sa fille Aube... dans ces pages qui racontent une enfance non conforme, vécue par une fillette inquiète, mais comme portée par l'amour sans mesure et irradiant qui unissait sa mère et son « Pouta ». Cela aurait pu durer, mais un ange noir allait s'immiscer dans l'histoire, sous l'apparence d'une femelle chimpanzé prénommée Pépée,



Madeleine Rabereau, épouse adorée puis délaissée par le chanteur.

littéralement adoptée par le couple. Excès d'amour pour Pépée, excès d'admiration autour d'un Ferré désormais en gloire, excès d'alcool, déchéance de l'amour... A la fin des années 1960, la fête est bel et bien finie, voici venu « le temps des reniements », des délires, des blessures. C'est avec sensibilité, pudeur et netteté qu'Annie Butor décline les épisodes de la tragédie. Prenant fermement place au côté de sa mère, Madeleine, délaissée, reniée, pour dresser de Ferré un portrait sans amertume, mais sévère et sans fard. Aujourd'hui, quatre décennies plus tard, « Léo est là, à mes côtés, comme il le fut si longtemps... je dis encore "on", puis je réalise très vite que ça n'existe plus... » – **Nathalie Crom**

| Préface de Benoîte Groult | Ed. Phébus
| 216 p., 17€.

LES 10 AMOURS DE NISHINO

ROMAN

HIROMI KAWAKAMI

TT

Hiromi Kawakami a-t-elle vu *L'Homme qui aimait les femmes*, de François Truffaut ? Son personnage de Nishino rappelle beaucoup Charles Denner dans ce film. Même donjuanisme inquiet, même fausse légèreté masquant des angoisses morbides. Dix femmes qui ont succombé à ses charmes donnent leur vision de sa personnalité morcelée, insaisissable, magnétique. Bribes tranchantes de souvenirs, leurs récits sont succincts, d'une simplicité enveloppante, comme toujours chez cette romancière hantée par le thème de la disparition, attirée par les personnages irréels, captant les ondes secrètes des objets, de la nature. Un poison rouge enterré dans un jardin, une

cigale qui s'envole après un coup de pied, des herbes autour d'un toboggan. Tout bruisse et vibre à l'unisson des êtres dotés d'une intuition suraiguë. Existe-t-il même vraiment, ce Nishino qui se présente comme un « être humain fabriqué artificiellement » ? Passionnée par les réminiscences dont nous sommes tous porteurs, Hiromi Kawakami scrute le reflet de cet homme dans le regard de ses maîtresses. Achevées, effilochées, subsistantes ? Jamais on ne sait où en sont les amours de Nishino. Cette absence de repères, de certitudes, renforce les femmes qu'il aime, au lieu de les détruire. C'est ce qui fait la puissance de ce roman, au plus près des amoureuses, jamais victimes, toujours victorieuses, mues chaque jour par la conviction que « demain a commencé pour de bon ». – **Marine Landrot**

| *Nishino Yukihiko no koi to bôken*, traduit du japonais par Elisabeth Suetsugu
| Ed. Philippe Picquier | 208 p., 18,50€.

HOMMAGE

Editeur audacieux, il était aussi un écrivain tendre et ironique. L'insaisissable Jean-Marc Roberts est mort.

« Je ne veux rien sinon guérir », notait Jean-Marc Roberts au détour d'une page de son dernier livre, *Deux vies valent mieux qu'une* 1. Moins de deux semaines après la parution de cet ultime opus, tout ensemble testamentaire et radieux, l'écrivain et éditeur décédait, à l'âge de 59 ans, laissant un vide immense dans le milieu éditorial dont il était l'un des personnages les plus vivants et attachants. Voici plus de quatre décennies que, dans ce paysage littéraire, Jean-Marc Roberts tenait à sa manière, toute d'audace et d'élégance canaille, le double rôle d'éditeur passionné et d'auteur talentueux. Mettant toujours en avant la première de ces fonctions, qu'il a remplie de façon crâne, énergique, enjôleuse, à la brigande parfois, chez Julliard, puis au Seuil, au Mercure de France, chez Fayard, enfin chez Stock, qu'il dirigeait depuis quinze ans. Editeur et inlassable soutien notamment de Vassilis Alexakis, Christine Angot (de 1995 à 2006), Philippe Claudel, Nina Bouraoui, Eric Reinhardt..., Jean-Marc Roberts déclinait parallèlement, sur un mode faussement mineur, des romans d'essence autobiographique (*Affaires étrangères*, *Mon père américain*, *Une petite femme*, *Toilette de chat*, *François-Marie...*), qui tracent ensemble l'autoportrait d'un homme insaisissable, tendre, ironique, désenchanté. Un homme ne craignant rien tant que l'ennui et la lourdeur – « J'aime si peu m'expliquer, m'appesantir... » – **Na.C.**

1 Ed. Flammarion (lire *Télérama* n° 3296, page 18).